

Le legs d'une génération sans legs

David Bélanger

Numéro 331, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95775ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, D. (2021). Compte rendu de [Le legs d'une génération sans legs]. *Liberté*, (331), 73–73.

Le legs d'une génération sans legs

David Bélanger

On ne lit pas Jean-Philippe Martel pour se mettre de bonne humeur.

Dans ses chroniques de la revue *L'Inconvénient* ou divers essais parus dans *Littéraires après tout* ou dans *Liberté*, il aimait détrousser, non sans un certain cynisme, les apories du monde lettré. Dans *Comme des sentinelles* (2012), nous assistions à un incroyable naufrage de doctorant en littérature, coincé dans la drogue, dans sa propre inertie, dans un monde qui ne savait pas quoi faire de lui. *Chez les sublimes* est plus ambitieux : là où Vincent Sylvestre constituait un « antihéros authentique », au malheur romantique et original, ici, le même tragique est distribué à toute une génération. Ou, pour être honnête, à toute une génération qui avait eu la faiblesse de croire aux promesses qu'on lui avait faites, de croire aux vertus des connaissances, des longues études, à cette société du savoir qui devait leur fournir un alibi pour entasser les lectures, les capacités critiques, l'esprit d'analyse, ce qu'on résume aujourd'hui à des *compétences*. Le monde va mal chez Jean-Philippe Martel : Vincent Sylvestre, après sa déroute exemplaire, se recycle maintenant au Parti québécois et doit défendre, en 2013, la charte des valeurs; Emmanuel, son frère, après avoir abandonné ses études en histoire, est rongé de l'intérieur par un mal à la fois organique et métaphorique, à la recherche d'une filiation impossible, d'un temps long qui lui fournirait une épaisseur existentielle; Thomas, l'ami de Vincent, vivote après sa thèse en lettres grâce à un contrat au service pédagogique du cégep de Sherbrooke. En vérité, l'emploi de Thomas – qui narre une grande part de cet épais roman multifocal de près de quatre cents pages – ressemble à s'y méprendre à ce que l'anthropologue David Graeber nommait une *bullshit job*, à savoir une *job* complètement inutile créée par le capitalisme tardif pour occuper le surplus de main-d'œuvre produit par notre système : « Je ne me cachais même plus derrière un document Word ou sur des sites présentables, je déroulais mon fil d'actualité sans retenue, cliquais sur des faits divers et m'offrais même le luxe de quelques vidéos. Tant d'inactivité m'a crevé. » Cette inutilité de Thomas, soulignée par son retrait de toute vie sociale, lui qui ne s'investit plus que dans un jeu virtuel de stratégie militaire, constitue sans doute la vraie crise qui gobe les personnages. Les sublimes du roman le sont dans un monde qui refuse évidemment l'idéal dont procède leur posture : les professeurs d'université, gardiens du savoir, portent des vestons trop larges, raisonnent en chefs d'entreprise; les enseignants de lettres du collège macèrent dans le cynisme ou s'accrochent à des exigences irréalistes, les confinant à jouer les réactionnaires : faire lire Clément Marot à la jeunesse, mettons. Et les autres se vendent comme ils le peuvent, cherchant dans les capsules de café, dont le

choix rythme le roman, une impulsion pour la journée, quelque chose comme une raison de continuer.

On pourrait évidemment envisager que l'écriture de Jean-Philippe Martel se vautre dans cette puérité cynique, dans ces décors de centre d'achats, ce sens incontinent qui fuit dès la sortie des études, pourquoi pas. Il me semble pourtant qu'il s'agit, par touches, moins de cynisme – ou, rendu là, de nihilisme – que d'une explication de ce processus qui casse les jambes à l'espoir. Dans ce roman, le printemps 2012 débouche sur la charte des valeurs québécoises. La démocratisation des savoirs crée un déclassement anxigène de certaines disciplines. Les cafetières à capsule font regretter le goût authentique du vrai café infusé. De *Réussir son hypermodernité*, de Nicolas Langelier, au *Jeu*

« Tant d'inactivité m'a crevé. »

de la musique, de Stéphanie Clermont, en passant par les fictions de Thomas O. St-Pierre et de Patrick Nicol, qui versent le mal de vivre individuel dans la jarre du siècle, nous avons un genre. Celui qui pointe les idéaux déçus, certes, lesquels procèdent de filiations rompues, oui, et confinent à une vie sans but, ou à une vie bêtement comptable : « Je me définissais pas par l'argent. J'avais pas besoin de le faire : le monde s'en chargeait très bien pour moi. »

Nous avons ici un énième roman sur le domaine des lettres à l'heure de sa faillite. Martel s'en excuse quasiment, quand le narrateur raconte sa jeunesse de doctorant, contraint d'accompagner des écrivains repus, coincés dans le « théâtre » de leur savoir : « [nous étions coincés] dans ces mauvais livres qu'ils écrivaient, toute cette fiction qu'ils construisaient autour d'eux, autour de nous, et à laquelle nous finissions toujours par être mêlés, malgré nous ». Cette conscience exacerbée permet en vérité que nous nouions une connivence avec le projet, qui exhibe à la fois son ambition générationnelle et son écoeurément de devoir aller au bout de lui-même. J'admire, en fait, la tristesse profonde qui taille ce roman; je crois que la génération X qui y est racontée a légué le désespoir à la génération suivante, qui, ne sachant trop quoi en faire ni ne pouvant tolérer d'avancer ainsi dans la vie à reculons, a dû réviser ses idéaux. Thomas, le lettré, qui met la hache dans le savoir des sciences humaines; Vincent, le militant, qui entre au Parti québécois; Emmanuel, à la recherche de filiation, qui abandonne la discipline historique : il y a une déconvenue qu'on ne peut pas se permettre, un sublime dangereux dont nous sommes bien avertis. **L**

Jean-Philippe
Martel
Chez les sublimes
Boréal, 2021, 376 p.